

SUPPLÉMENT À NANTES PASSION, MAGAZINE DE L'INFORMATION MUNICIPALE N°152-FÉVRIER 2005

Nantes

AU QUOTIDIEN



Être médecin de ville aujourd'hui

LES 11 QUARTIERS NANTAIS

**Quinze pages d'actualité
sur votre lieu de vie**

HISTOIRES DE QUARTIERS

**Le Jardin des plantes
Les Batignolles**



MUSÉE DU CHATEAU DES DUCS DE BRETAGNE

SAINT-CLÉMENT

Le Jardin des plantes au XIX^e siècle. Lithographie sur papier de Félix Benoit.

Jardin des plantes, trois siècles d'aventures bo

Intimement lié au port de Nantes et à ses capitaines qui ramenèrent de leurs lointaines expéditions une multitude de végétaux exotiques qui ont fait la renommée de Nantes en botanique et horticulture, le Jardin des plantes égraine plus de trois siècles d'histoire. Récit.

Nantes, terre d'acclimatation.

Après quelques années de balbutiement, s'ébauchent en pays nantais les premières expériences d'acclimatation de végétaux exotiques, sous l'influence et l'autorité de Pierre Chirac, intendant du jardin du Roi. "Très vite, ce dernier comprend que la ville occupe une place stratégique." Point de convergence de l'océan et de la Loire, Nantes, par sa vocation portuaire, est ouverte sur le monde. Son fleuve offre un accès des plus rapides en direction de Paris, via Orléans. En outre, grâce à son climat tempéré et à la douceur de ses hivers, la ville a de beaux atouts pour devenir l'un des plus importants centres d'acclimatation de plantes exotiques.

En 1719, Pierre Chirac obtient que le jardin nantais devienne "jardin royal des plantes, qu'il soit annexé et subordonné au jardin du Roi, qu'il soit comme un entrepôt". "L'idée défendue par Chirac était d'exhorter les capitaines des navires nantais à rapporter, de leurs lointains périple, des végétaux exotiques. Débarqués à Nantes, ils seraient confiés aux bons soins des apothicaires pour les remettre de leur éprouvante épopée maritime, mis à mal

En écoutant Claude Figureau, botaniste et directeur du Jardin des plantes, nous raconter l'histoire du petit joyau nantais, s'exhalent des parfums de voyages, de terres lointaines. Depuis des siècles, expéditions, aventures maritimes et scientifiques ont façonné ce jardin extraordinaire et plus largement composé la botanique nantaise. Une histoire qui s'enracine à la fin du XVII^e siècle. En 1687 exactement, quand les maîtres apothicaires de Nantes obtiennent la jouissance d'un terrain situé entre l'actuelle rue du Calvaire et le lycée Jules-Verne, pour y cultiver des plantes médicinales. "Ce jardin des Apothicaires sera le premier jardin botanique de Nantes", rapporte Claude Figureau.

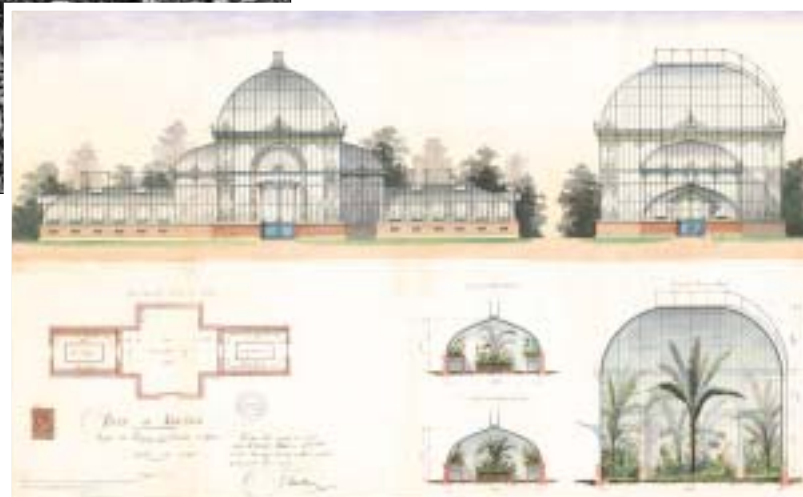


Le plan du Jardin des plantes de Jean-Marie Écorchard.



La botanique :
une tradition
nantaise vieille
de trois siècles.

Projet de serres
et de jardin d'hiver (1895).



taniques

par le vent, les embruns, le sel... Revigorés, ils pourraient alors être expédiés vers Paris, pour rejoindre le jardin royal". Pierre Chirac est entendu par Louis XV qui décrète en 1726, par ordonnance royale, "d'assujettir les capitaines nantais, d'apporter graines et plantes des colonies des païs étrangers". C'est le début d'une fabuleuse histoire botanique. Malgré la résistance de certains armateurs et apothicaires, plantes rares et précieuses affluent dès lors à Nantes. On voit débarquer sur les quais des pieds de sapotilles, de copahu, de gingembre, de papaye, de pignons d'Inde, de coton de Siam, de tamarin... "Indéniablement, ces échanges horticoles, qui constituent un enjeu de premier ordre à l'échelle



Jean-Marie Écorchard.

du Royaume, participeront au développement de la vallée de la Loire qui deviendra la première région botanique de France", commente Claude Figureau.

Le potager des Ursulines. Trop à l'étroit, le jardin des Apothicaires ne suffit plus. Il faut trouver un nouveau terrain. "À la Révolution, un second jardin botanique est créé dans le potager du couvent des Ursulines (l'actuel lycée Clemenceau). Mais quelques années plus tard, la décision est prise d'y établir un lycée impérial." Le jardin est alors transféré dans une parcelle voisine qu'il ne quittera plus. Nous sommes alors au début du XIX^e siècle. Le futur jardin est confié à Hectot, apothicaire et botaniste. Faut de moyens et malgré les efforts de ce dernier, le jardin est voué à une lente mais inéluctable décrépitude.

Quand il est cédé à la Ville en 1820, "ce Jardin des plantes méritait à peine sa dénomination" dira plus tard le maire de Nantes, Ferdinand Favre. En 1822, un nouveau directeur est nommé : Antoine Noissette, paysagiste réputé. Lui incombe la charge de restructurer l'ensemble, d'entretenir des plantations existantes, de compléter les allées, enfin de mettre en place une école de botanique et une école de fruitiers... Auparavant confidentiel et réservé aux botanistes amateurs de végétaux rares, le jardin est enfin ouvert au public en 1829.

Jardin à l'anglaise. 1840. Une nouvelle ère s'ouvre au Jardin des plantes avec la nomination de Jean-Marie Écorchard au poste de directeur. Médecin et botaniste, l'homme est audacieux et doté d'un tempérament bien trempé qui défrayera plus d'une fois la chronique ! De ses voyages en Belgique et en Angleterre, il ramène des idées novatrices. En 1847, Écorchard élabore un plan qui donnera lieu à moult débats et escarmouches, notamment avec Henri-Théodore Driollet, architecte de la Ville, partisan d'un jardin à la française. Il



Animations familiales autour du bassin.

➔ lui faudra plus de dix ans pour arriver à ses fins : la construction d'un Jardin des plantes organisé selon une perspective ouverte à l'anglaise autour d'une montagne artificielle offrant aux promeneurs un panorama sur la vallée de la Loire. "Il a conçu un jardin inspiré du modèle anglais, qui s'organise comme une suite d'écoles botaniques avec un arboretum où les arbres sont classés par familles, une école de botanique tropicale et des écoles systématique, médicinale et de paysage", explique Claude Figureau. Pour défendre son projet, Écorchard use de tous les arguments. Il avance notamment le rôle sanitaire et social du Jardin des plantes : "Sans les jardins publics, l'artisan et le prolétaire n'auront plus pour se recréer et prendre l'air que les grandes routes et les cabarets... Aussi faut-il agrandir le jardin pour toutes les classes de la société et pour les générations futures".

Claude Figureau, directeur du Jardin des plantes.



Pari tenu puisque le jardin tel que nous le connaissons aujourd'hui est très proche de celui qu'Écorchard avait imaginé. Agrandi, le jardin est inauguré en 1860 en grandes pompes : plus de 10 000 personnes assistent à la fête inaugurale. Consécration suprême : l'œuvre d'Écorchard est présentée à l'Exposition universelle de Paris en 1878, sous forme d'un plan en relief.

Durant ses années de mission, Écorchard n'a eu de cesse de poursuivre l'enrichissement des collections par les apports des navigateurs et l'achat d'espèces rares auprès de certains pépiniéristes nantais. Jusqu'à l'hiver 1879-1880. Les conditions climatiques catastrophiques - la température descend jusqu'à -16°C - sonnent le glas d'une grande partie du Jardin. Arbustes et arbrisseaux sont gelés et parmi les essences précieuses, les magnolias sont les plus touchés. Seuls les plus

vieux arbres résistent. C'est l'œuvre de toute une vie qui est anéantie. Écorchard décède deux ans plus tard, sans avoir vu son jardin restauré.

La tradition se perpétue. Après une longue période de vacance, c'est un vaste chantier qui attend Paul Marmy lorsqu'il prend ses fonctions de directeur du Jardin des plantes en 1893. Rapidement le jardin reconquiert son faste et sa superbe. Les perspectives sont redessinées, les serres reconstruites... Marmy est l'heureux directeur qui obtiendra la construction du palmarium. Une serre chauffée dont tous ses prédécesseurs rêvaient pour la culture des végétaux exotiques... Le directeur rétablit également les contacts avec les jardins étrangers, qui avaient cessé depuis des années.

D'autres directeurs succéderont à Marmy comme Claude Figureau, qui auront à cœur de poursuivre l'aventure botanique nantaise... "Chaque année par exemple, 8 000 sachets de graines s'envolent de Nantes en direction du monde entier. De notre côté, nous introduisons annuellement environ 2 000 sachets de graines d'espèces nouvelles pour maintenir et enrichir les collections" explique Claude Figureau. Le jardin nantais fait toujours école. "On le compte parmi les cinq plus grands jardins victoriens. Il a également été labellisé "jardin botanique d'Europe" en 2000 et vient d'être répertorié cette année par le ministère de la Culture "jardin remarquable", le premier en Pays de Loire", souligne l'actuel directeur, qui demain passera lui aussi la main. Une main verte et savante.

ISABELLE ROBIN

Sources : Archives municipales "Aventures botaniques", de Catherine Vadon, Édition J.P. Gyss, 2002.

NANTES ERDRE

Vivre au quotidien dans la cité des Batignolles



De 1920 à 1980, les Batignolles ont constitué l'un des plus beaux fleurons industriels de la Ville. Pour construire au départ les fameuses locomotives Pacific, elles firent appel à une main-d'œuvre nombreuse et qualifiée qu'elles logèrent pendant cinquante ans dans trois cités "provisoires" faites de quatre cent cinquante maisons en planches. Comment vivait-on dans ces cités ? Maurice Philippe, Jean-Claude Baron, Jean-Luc Fleurance et Annick Vidal témoignent.

C'est en 1917, pendant la Grande Guerre, que la Société de Construction des Batignolles, basée à Clichy, décide d'installer une usine à Nantes dédiée à la construction et à la réparation de locomotives à vapeur Pacific pour le compte des Chemins de Fer de l'État. Les ateliers sont

édifiés à Saint-Joseph-de-Porterie. L'usine ouvre ses portes en 1920 et, faute de main-d'œuvre locale suffisante, recrute en nombre du personnel qualifié dans toute la France et en Europe : Bretons, Tourangeaux, Parisiens et Charentais, Autrichiens, Tchécoslovaques, Polonais, Italiens et Portugais... Lors de la construction, la société n'avait pas envisagé de loger les salariés : la ville de Nantes est toute proche et le quartier bien desservi par le tramway. Mais face à l'afflux massif de population et à la pénurie de logements, la société construit en urgence, quatre cent cinquante maisons réparties en trois cités, la Halvêque, la Baratte et le Ranzay. "Ce sont des maisons ouvrières en bois, type Bessonneau, adoptées dans les régions dévastées pour permettre, vu la pénurie de logements, de loger dans le

Nantes au quotidien

HISTOIRES DE QUARTIER



Les maisons en planches des Batignolles : trois ou quatre pièces, avec un appentis entourées d'un petit jardin.

À l'école, d'un côté les filles, de l'autre les garçons. Les prix de fin d'année étaient remis par le directeur de l'usine.

➔ plus court délai possible une partie des ouvriers nécessaires à la Compagnie Générale de Construction de Locomotives en vue de développer le rendement de ses usines.”⁽⁴⁾ De trois ou quatre pièces, les maisons sont en bois peint rouge-brun, couvertes d'ardoises d'Angers, dotées d'un appentis et entourées d'un petit jardin. Pas d'eau courante, ni de toilettes à l'intérieur. Des bornes-fontaines installées au coin des rues distribuent l'eau potable ; des WC à quatre compartiments avec fosses étanches sont implantés à des points stratégiques de la cité. Les maisons en planches font pourtant la joie des habitants, auparavant logés dans des conditions difficiles. Maurice Philippe emménage dans la cité de la Halvêque en 1924. Il a 4 ans. “C'était sommaire. Je me souviens du café qui gelait l'hiver, des briques chaudes avec lesquelles on baignait les lits, de l'eau qu'il fallait aller chercher à la pompe. Alors, pour équiper leur maison, les habitants faisaient quelques bricoles à l'usine, plus ou moins clandestinement.” Les jardins, très importants dans le quotidien des familles, fournissent les légumes et s'agrémentent de fleurs, notamment les fameuses “roses pompons”. Dans les cités, les rues n'ont pas de nom, mais des numéros. On habite la 3^e, la 19^e ou la 42^e rue... “Avant-guerre, les patrons étaient allés aux États-Unis... Ils en ont rapporté le principe des numéros de rues” explique Jean-Claude Baron, habitant de la première heure. En 1931, l'usine tourne à plein régime, employant quelque 3 500 salariés. Les trois cités abritent 2 000 personnes, 1 103 à la Halvêque, 475 à la Baratte et 428 au Ranzay.



L'usine est partout. En même temps que les maisons, la société des Batignolles construit des équipements : “Les deux églises, la première en bois édifée en 1920, la seconde en brique en 1935 ; le dispensaire ; le cinéma ; l'école... Un peu comme dans le nord de la France, l'usine était très présente dans le quotidien des gens, avec un système très paternaliste” soulignent Jean-Claude Baron, Maurice Philippe, Jean-Luc Fleurance et Annick Vidal. “À chaque naissance, le directeur payait une layette que sa femme venait remettre à la famille ; les parrains de confirmation de nos enfants étaient les directeurs parisiens de la société !” Très vite, se développe dans les cités une vie quasi communautaire. Tout le monde se connaît, se retrouve dans les mêmes lieux, notamment aux lavoirs, où, “c'était radio-cité et les commérages allaient bon train !”

À l'école, l'obtention du certificat d'études est un objectif majeur. “J'allais à l'école des Batignolles, la toute première école de la cité” raconte Maurice Philippe. “L'usine avait réhabilité une ancienne ferme du site. D'un côté les filles, de l'autre les garçons. Les prix de fin d'année étaient offerts et remis par le directeur lui-même... Après, la filière classique c'était l'apprentissage, si possible dans la métallurgie pour les meilleurs. Avec un CAP, on avait un emploi sûr à l'usine. La voie était toute tracée.” Le dispensaire, avec douches attenantes, offre aux habitants “vaccins et visites médicales, et certains jours, soins dentaires, suivi gynécologique ou ophtalmo, et même permanence de l'assistante sociale” énumère Jean-Claude. Côté loisirs, il y a tout sur place : “Nous avions une vie culturelle assez importante. Les quatre séances de cinéma du week-

Fête de la jeunesse en 1953.



end attiraient les jeunes et les familles. Je crois avoir vu tous les films américains d'après-guerre ! Le seul film qui ait imposé le silence complet, ce fut *Le voleur de bicyclette*⁽²⁾. "C'était toute notre vie." Parfois transformé en salle de théâtre, le cinéma accueille aussi de petites représentations et revues amateurs. Très présente, l'église organise les loisirs des plus jeunes : le patronage du jeudi avec son club de basket, les colonies de vacances à Batz-sur-Mer... "Et puis, il y avait l'harmonie, le bal populaire du 14 juillet, le tour cycliste de la cité... Il faut dire que c'était la grande époque du Tour de France !

L'arrivée massive de population provoque l'installation de nombreux commerces à proximité des cités. "Boulangeries, épiceries, boucheries... Il y avait tout. Chez certains commerçants, on pouvait acheter à crédit, on disait "à croum", et régler la note à la quinzaine quand tombait la paye" soulignent Jean-Claude et Maurice. "Il y avait aussi de nombreux cafés : le café du Rêve, Le Printemps, Pouivet, À la bonne saucisse... " Les ouvriers y passaient en sortant de l'usine, une sorte d'étape avant de rentrer à la maison. "Le samedi soir, on allait aussi dans les cafés qui organisaient des bals.

Un véritable esprit de solidarité. Dans ces cités ouvrières "solidaires et chaleureuses", l'entraide va de soi. Jean-Luc Fleurance arrive dans la

Les "anciens" de la cité Batignolles racontent.



cité en 1965. "J'ai été hébergé dans une chambre de célibataire dans un des grands baraquements du Ranzay... J'ai été tout de suite accueilli, il y avait un véritable esprit de solidarité dans la cité. Ça m'a profondément marqué."

Parce que l'argent manque souvent, parce que les luttes "rythment la vie des familles", parce que le quotidien est rude, les habitants s'organisent. "Le Parti communiste était très implanté dans la cité, les ouvriers étaient presque tous à la CGT. Le dimanche, on vendait *L'Huma* et *Vaillant*... Tout cela crée des valeurs communes !" note Annick Vidal.

Une association d'entraide, les APF⁽³⁾, se crée au début des années 50, "pour s'épauler, parce que ce n'est pas toujours facile pendant les grèves." Menée par les femmes du quartier, elle est sur tous les fronts : "Pendant les grandes grèves de 55, 68 ou 71, nous avons pris contact avec les paysans. Ils acceptaient de nous vendre du lait, de la viande, des légumes à bas prix. Ça permettait aux hommes de continuer la lutte." L'association s'occupe aussi du quotidien :

"Nous avons acheté une machine à laver, l'avons installée sur un chariot roulant et nous nous la prêtions à tour de rôle", raconte une militante de la première heure. Préoccupées par le nombre d'avortements "sauvages", les APF prennent contact avec le Planning Familial et organisent des réunions d'information sur la contraception. Une initiative très en avance sur son temps.

La fin des maisons en planches.

1972. Le temps des maisons en bois s'achève. Les premiers habitants déménagent, relogés dans "des bâtiments en dur" à la cité de la Halvêque. "Même si on savait qu'il y aurait plus de confort, beaucoup ont eu du mal à partir. Les APF poursuivent leur action, obtiennent que la rocade soit enterrée pour éviter le bruit, que soient créées une maison de quartier, une maison de l'enfance, une bibliothèque. "Cette solidarité très importante qui a façonné notre quotidien pendant tant d'années continue encore aujourd'hui à travers les associations, les enfants et les petits-enfants." Pour conserver cette mémoire du lieu et des hommes, un collectif d'associations du quartier travaille sur la reconstruction à l'identique d'une maison en planches à proximité de l'usine. Un projet à suivre...

EMMANUELLE MORIN

(1) Document de travail "Projet, ma maison en planches", collectif Batignolles, Juin 2003.

(2) "Le Voleur de Bicyclette" de Vittorio de Sica sorti en 1949.

(3) APF : Associations populaires familiales.

Photos : Collection M^{me} Mariot.